

Revue RÉFLEXION ET CULTURE générale

Fondée en 1865

Dossier /
D'une civilisation française

N° 2024/1 – MARS 2024



PUL PRESSES
UNIVERSITAIRES
DE LOUVAIN

roi pêcheur. Assisté par ses ses fées, sensible aux lieux magiques, Tesson part résolument en guerre contre le "désenchantement du monde". Son mouvement, ressort perpétuel de son optimisme, le porte vers les territoires perdus, aussi bien dans un lointain Tibet que dans les « chemins noirs » du centre abandonné de la France : cette fois, il a choisi des lieux d'affrontement entre la permanence entêtée des rochers et l'assaut inlassable des vagues.

La simple beauté des paysages, celle, par exemple, d'un coucher de soleil sur la mer, ne suffit pas à épuiser l'ambition de la quête : au-delà des plaisirs de la contemplation, Tesson vise à découvrir le vrai *génie des lieux*, en ces moments privilégiés où le monde parle : il y a des lieux sinistres qui sont aussi des hauts-lieux où l'homme a depuis longtemps ressenti la présence du sacré. Les fées naissent au point de rencontre d'un paysage et d'une vision : « C'est une qualité du réel révélée par une disposition du regard. Il y a une façon d'attraper le monde et d'y déceler le miracle. »

Vers la fin de ce poème de la mer, au nombre de ces transfigurations du monde que connaît l'humanité heureuse, Tesson nous réserve une étonnante surprise, le choc de la métamorphose féerique qui s'opère au premier instant d'une rencontre amoureuse. La fée s'incarne en « une fille rousse à peau de nacre » qui l'enchant quatre jours de sa présence, comblant à la fois « le désir archaïque et les aspirations de l'âme ».

Faut-il en conclure que Tesson, lui aussi, est un enchanteur ? Du temps de Brocéliande, Merlin, son grand ancêtre celtique, avait pourtant eu quelques soucis avec la fée Viviane : en revanche, la faveur manifeste des fées de l'aventure consolera facilement Sylvain de l'hostilité des imbéciles réunis en meute. Son prénom de si bon augure le range déjà aux côtés des esprits élémentaires, protecteurs des forêts. Et nul ne doute que sa baguette magique sera toujours sa merveilleuse maîtrise de la langue. (*Julien Hervier*)

Marc Blanchet, *17 secondes. Roman-photo*, Strasbourg: L'Atelier contemporain & Immanences éditions, 2022, 144 p.,

Tout est beau ici, superbement beau. Les images, le texte, le livre, la délicatesse des sentiments, les idées justes mais jamais fixes. Tout s'y mélange aussi, sans pour autant se confondre : les pages de ce livre ne sont pas foliotées, mais les diverses sections portent bien des chiffres qui en soulignent l'unité, débouchant sur un 17 mystérieux (on n'est pas obligé de penser aux arcanes du tarot, même si le souvenir de Breton

est sans doute irréprouvable). La beauté se glisse même jusqu'à l'intérieur d'une expression comme « avoir beau », qui laisse affleurer ici, non le regret d'une perte, mais quelque mode aujourd'hui très inhabituel d'une heureuse renonciation au péremptoire. La fragilité dont témoigne ce livre n'est pas source de doute ou de soupçon, elle sert de tremplin, d'ouverture à une poétique de la réconciliation. Sa beauté est tout sauf convulsive ou torturée, sur le mode para- ou postsurréaliste. Ce livre est un livre de paix.

17: dix-sept images d'une femme (nommée « la femme » dès le début du livre), dix-sept variations sur le genre du portrait, mais d'un portrait qui ne se distingue jamais de son paysage, tant le modèle et l'espace qui l'entoure, presque comme un halo, se touchent et pour finir se superposent et s'enchevêtrent. Telle coïncidence (regardons-nous une femme dans un décor ou un décor avec femme?) se voit renforcée par le recours à diverses techniques de traitement de l'image, reproduite en sépia, jamais nette tout en étant absolument précise. Un rêve, peut-être, mais éveillé. La composition de chaque photo aide à construire la lecture de chaque visage; inversement, les détails du modèle font émerger des repères qui expliquent l'organisation de l'espace alentour; à la fin, avant-plan et fond de toile s'appellent dans une ronde ou rythme qui n'arrête pas de s'élever dans une douce spirale. Insistons sur le fait que Marc Blanchet s'interdit toute solution de facilité « symbolique »: le visage du modèle ne représente que lui-même, l'espace n'est nullement porteur d'une lourde signification, l'un et l'autre sont les pièces qui permettent à l'image de prendre forme, au regard de prendre appui sur un objet qui parle en silence, à l'écrivain de voir comment un texte peut tisser des figures.

17 secondes: quelque chose seconde en effet ces images, un discours d'escorte leur fait suite, même si, dès les premières lignes du livre, le rapport entre texte et image installe la même unité complexe que celle unissant le portrait à son espace ou l'espace à son portrait. Certes, le texte est au service de l'image, au point de presque s'effacer au moment de la dernière image de la série, de manière à permettre au regard de trouver non une chute, mais un terme, une occasion de laisser le dernier mot à la photographie. Les mots, toutefois, ne sont pas pour cela secondaires: loin du simple commentaire, loin aussi du contrepoint (autre solution de facilité quand un écrivain se trouve devant l'image?), ils constituent un écho, plus exactement une réponse à la voix des photos. Sans qu'il s'adresse directement à « la femme », « L'homme » (car c'est ainsi que se désigne le photographe mis en scène dans son propre

texte) qui photo phrases à celle qui accompagn et l'espace s'ét L'écriture accr suite, un colli l'acte photogr pousser à son dans un langa le domaine d difficulté de l par le glissem sée, d'un mo qui s'impose ni le concept lentement, so trouvailles so ception bien le texte de l nouveauté p

17 secondes narrative, à l'ordonnanc ce n'est pas du sujet pou l'espace. Au pour l'insta conde» cor font inévita nue à dista reux de po entre « la fé termes de p photographi dépose jam avec les at manesque d'une cou tient tout entre-deu

texte) qui photographie et qui écrit, arrive à mélanger l'encre de ses phrases à celle des images qu'il imagine et décrit tout à la fois. Le texte qui accompagne chacune des images se marie à elle comme le modèle et l'espace s'étaient déjà mariés au cœur de l'instant photographique. L'écriture accroît la densité de ces correspondances en parcourant une suite, un collier plutôt, de méditations et de réflexions sur le regard, l'acte photographique, l'image qui en résulte et que le texte ne peut pousser à son terme que par le silence. Procédant par petites touches, dans un langage d'un naturel et d'une transparence devenus rares dans le domaine de la photographie, l'écriture ne recule jamais devant la difficulté de la description, miraculeusement sauvée de toute lourdeur par le glissement souvent imperceptible d'une observation, d'une pensée, d'un mot, d'une phrase à l'autre. « Glissement » est bien le terme qui s'impose : ce livre est une argumentation, mais son horizon n'est ni le concept ni la théorie ; c'est un texte qui coule, qui emporte, mais lentement, son ambition s'interdit la surprise ou le ravissement. Les trouvailles sont multiples ; les heurts, absents. Si les mots sont sans exception bien choisis, il n'y a nulle part l'envie vulgaire du bon mot, le texte de Marc Blanchet n'ayant pas besoin d'être en quête de la nouveauté pour apparaître totalement inédit.

17 secondes. Roman-photo : quelque chose résiste ici à la pulsion narrative, à la démangeaison du récit. Le livre est une suite, dont l'ordonnement ne frappe à aucun moment comme arbitraire, mais ce n'est pas un véritable récit. À l'instar des images, le texte fait le tour du sujet pour l'approfondir, non pour le pousser dans le temps ou dans l'espace. Aucun des textes – seize en tout, puis rien qu'une légende pour l'instantané qui clôt la série – ne troque l'insistance sur la « seconde » contre l'extension ou l'évasion narrative. Même si les photos font inévitablement naître des amorces d'histoires, la narration est tenue à distance (peut-être faut-il dire « en réserve » pour le lecteur désireux de poursuivre le travail de l'auteur ?), un peu comme le rapport entre « la femme » et « l'homme » se trouve systématiquement décrit en termes de proximité plus ou moins grande et surtout très variable d'une photographie à l'autre. Cette allusion permanente au temps qui ne se dépose jamais en récit proprement dit, est une manière subtile de jouer avec les attendus narratifs du label générique « roman-photo ». Le romanesque, ici, ne tient pas à une quelconque intrigue, à l'imposition d'une couche fictionnelle aux deux dimensions de l'image imprimée ; il tient tout entier dans le trait d'union du mot « roman-photo », dans cet entre-deux qui signale la présence du temps comme interlude, comme

possibilité, un peu à la manière de la page blanche qui s'insère entre chaque photographie et le texte qui revient sur elle. Trait d'union, interlude, coupure en même temps que point de jonction, qui énonce l'équilibre paradoxalement stable, car soigneusement numéroté, entre ce qui n'est déjà plus là (la photo sur la page qu'on vient de tourner) et ce qui est encore à advenir (le texte sur la page à laquelle on n'a pas encore accès). (*Jan Baetens*)

Franck Venaille, *Avant L'Escaut. Poésies & Proses, 1966-1989* (édition de Stéphane Cunescu, préface de Marc Blanchet), Paris, L'Atelier Contemporain, 2023, 752 p.

Avant L'Escaut. Poésies & Proses, 1966-1989 est peut-être le livre le plus important de l'année, un de ceux en tous cas dont on est sûr qu'ils vont rester. Un livre aussi, et peut-être pour la même raison, dont il est difficile de parler. L'objet fait masse et tout semble dit par l'excellent préfacier mais aussi par le non moins remarquable éditeur scientifique de cette somme, qui est moins réédition que création. On ne parle pas d'un tel livre, on peut seulement le lire, puis parler de l'effet qu'il produit, qui est immense.

Les oubliés de la mémoire sont innombrables, mais terrible est le sort des demi-oubliés, ceux et celles encore suffisamment présents comme Franck Venaille (1936-2018) pour que le besoin d'en rappeler ou raviver le souvenir ne se fait pas sentir de manière lancinante. Le succès – heureusement! – de *La Descente de l'Escaut* (1995), puis des livres qui l'ont suivi, n'a guère stimulé – hélas! – la lecture de la douzaine de volumes antérieurs, pour ne rien dire des textes en revue, voire du travail de revuiste de l'auteur: livres aujourd'hui épuisés, souvent introuvables, continuant toutefois à vivre par le bouche-à-oreille, la ferveur de quelques-uns, le hasard aussi. Le présent volume devrait mettre un terme à ce flou, non seulement pour remettre au premier plan ce qui précède le recueil désormais canonique de Venaille, mais aussi pour forcer le lecteur d'aujourd'hui à relire ce qui est venu après *La Descente de l'Escaut*, faussement appelée, parfois, poésie lyrique ou néo-baroque – mais d'un lyrisme dont la voix n'est pas uniquement celle de l'artiste ou d'un baroque méticuleux, voulu, presque à contrainte.

«Ce qui précède» ne concerne pas non plus la seule œuvre de Venaille lui-même. La constellation que propose cette édition soulève une question fondamentale d'histoire littéraire: que savons-nous, qu'avons-nous retenu de la grande agitation du quart de siècle 1966-1989? Tout comme la récente étude de Michel Murat, *La Poésie de*

l'après-guerre
de la doub
jusqu'à l'av
d'une rich
livres de V
perdu dan
lacunes, m
vraies erre
À prendre
une forme
simplificat
rejet mais

La rupt
cri et écrit
à la malac
rissable de
originale e
entre sabo
cette rupt
formule te
que des lin
ciliée que
époque. V
le poétiqu
choc sur le
synthèse p
notre foi
deux pôles
sible, le su
nouveau r

Inclass
Mais il co
qu'un tex
le classe,
puisse em
déclasser
de Stépha
du premi
pressionn
livres « in